

Québec (1986) *Regards sur l'architecture du Vieux-Québec*.
Québec, Service de l'urbanisme de la ville de Québec, 124 p.

Claude Raffestin

Volume 32, numéro 86, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021959ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021959ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Raffestin, C. (1988). Compte rendu de [Québec (1986) *Regards sur l'architecture du Vieux-Québec*. Québec, Service de l'urbanisme de la ville de Québec, 124 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 32(86), 185–186.
<https://doi.org/10.7202/021959ar>

This book has some reasonably good parts ; some chapters are interesting and scintillating while other are slow, flat and dull. Overall there is a rather uneven quality of presentation in methodology and writing style. Unfortunately having successfully and very professionally cut up the beast known as British Columbia, the parts remain dismembered and the reader has no real picture of the living vibrant whole. The data base is largely up-to-date, with some glaring exceptions (the Chapter on Single Enterprise communities uses data from an early 1970's survey — is there no more recent data available ?). The graphics are outstanding — except for several places where it is difficult to make out details and to follow the meaning of boundaries. Perhaps more attention could have been paid to explaining details in the text (pages 416 and 417 « Planning strategy » and « Planning implementation » being a case in point). I recommend this book for ardent fans of British Columbia's geographical detail but not for a new understanding of its political economy nor its « whole » geography.

John BRADBURY
Department of Geography
McGill University, Montréal

QUÉBEC (1986) *Regards sur l'architecture du Vieux-Québec*. Québec, Service de l'urbanisme de la ville de Québec, 124 p.

Beaucoup de villes envieront celle de Québec qui a produit une remarquable plaquette sur l'évolution de son architecture et de sa monumentalité. Plusieurs, je le souhaite, chercheront à l'imiter et ce sera tant mieux. En effet, en 124 pages bien documentées, claires et agréablement écrites, le Service d'urbanisme a réussi à vulgariser l'évolution des styles architecturaux d'une ville dont les Québécois ne sont pas les seuls à être amoureux... Pour ceux qui voudront prolonger cette lecture, ils pourront se reporter au beau livre de Luc Noppen, Claude Paulette et Michel Tremblay : *Québec, trois siècles d'architecture* (Édit. Libre Expression, 1979) dont j'ai rendu compte dans ces mêmes *Cahiers* il y a quelques années.

Le parti-pris chronologique des auteurs n'est peut-être pas original du point de vue architectural mais il est très efficace et c'est le seul qui permet, à travers une série de tableaux évolutifs, de comprendre les multiples influences qui se sont superposées à Québec dont on peut dire, comme je ne sais plus qui l'a dit de Rome, qu'elle est « palimpsestueuse ». De 1608, date de la prise de possession d'un site enchanteur, à 1663, année de l'édit royal qui élève la colonie au rang de province, on jette les bases d'un urbanisme qui concrétise le partage entre Haute-Ville et Basse-Ville : on trace les rues, les places et le plan d'une forteresse « afin que tout ce qu'on bastira dorénavant soit en bon ordre » (*Relations des Jésuites*, 1636).

Le changement de statut de Québec va se traduire par une expansion démographique qui conditionnera une urbanisation marquée par des règles précises et une architecture classique jusqu'en 1700. La fin du XVII^e s'imposera par des monuments importants dont la cathédrale Notre-Dame-de-Québec due à Claude Baillif, sans conteste l'architecte le plus fameux de cette époque au Québec. Au cours de cette période l'incendie de 1682 obligera à repenser les modes de construction pour prévenir, dans la mesure du possible, le retour de semblables catastrophes.

La première moitié du XVIII^e est une période de « canadianisation » de l'architecture, autrement dit de relative autonomisation et d'adaptation des formes architecturales aux conditions du pays. Après 1760, les bouleversements politiques inhibent l'expansion et en outre la reconstruction ; la remise en état absorbera davantage que l'innovation les énergies créatrices de la population québécoise. Période de transition difficile, tant sur le plan économique que démographique, elle ne laissera pas beaucoup de constructions nouvelles et cela d'autant moins que la quantité d'espace disponible se réduira au profit de futures constructions militaires.

De 1790 à 1820, c'est la reprise économique avec le développement du commerce du bois et de la construction navale. La surface de la Basse-Ville double au cours de ces 30 ans au même

rythme donc que la population. Le nouveau pouvoir, qui cherche à imposer sa marque, va projeter à Québec une architecture « palladienne » dont les modèles seront puisés dans le « Book of Architecture » de James Gibbs. La prospérité, pour certains du moins, se reflétera dans le pavage des rues, l'installation d'un réseau d'égouts et d'un système d'éclairage.

Le néo-classicisme s'épanouira entre 1820 et 1850 autant dans l'architecture privée que publique. La population de Québec est alors passée de 16 000 habitants en 1820 à 32 000 en 1840. Croissance énorme alimentée entre autres par des Anglo-Écossais et des Irlandais, ces derniers s'entassant à 10 par maison, en moyenne. C'est au cours de la seconde moitié du XIX^e que Québec deviendra capitale de la province et qu'une nouvelle monumentalité se mettra en place. Mais il n'y a plus alors un seul style de référence mais plusieurs, 9 exactement répertoriés dans 280 bâtiments. On voit se développer, alors, le néo-gothique et le néo-renaissance, le style Second Empire et l'éclectisme dont le nom indique bien le caractère diversifié. L'éclectisme utilise à profusion les tours, tourelles, balcons et oriels.

Le XX^e siècle, lui, va apporter outre le style beaux-arts et art déco, une architecture fonctionnelle dépourvue d'ornementation. L'édifice Price illustre bien le style art déco des années 1930. Au cours des années 50 les édifices commerciaux se tourneront vers le style international caractérisé par la forme pure et la structure expressive.

On le voit, en un peu plus d'une centaine de pages, c'est toute l'histoire de Québec qui défile, une histoire tantôt heureuse et tantôt malheureuse. Un excellent lexique photographique et une carte polychrome complètent ce travail. Un regret pourtant : les photos auraient pu être datées et reportées par un numéro sur le plan. C'est à faire pour une réédition.

Claude RAFFESTIN
*Département de géographie
Université de Genève*

LACHANCE, André (1987) *La vie urbaine en Nouvelle-France*. Montréal, Édit. Boréal, 148 p.

L'histoire des villes canadiennes et particulièrement de nos villes coloniales semble avoir été boudée par les chercheurs. André Lachance a vu juste en avançant qu'il y avait à cet égard une lacune à combler. Dès lors son objectif visait à « rendre familière la ville canadienne de la première moitié du 18^e siècle... » (p. 11). Pour ce faire, il cherche à dépeindre le cadre géographique urbain, puis les résidents avant de nous exposer quelques-uns des besoins communs des citoyens coloniaux. La démarche se termine par une appréciation de la société urbaine en Nouvelle-France.

Cette étude, Lachance l'aborde un peu à la manière d'un voyageur du XVIII^e siècle qui se promène d'une ville à l'autre en nous brossant un tableau d'ensemble de ce qui est commun aux villes de la vallée laurentienne. Écrit dans une langue accessible et abondamment illustré, l'ouvrage s'adresse au plus large éventail de lecteurs. Lachance aura voulu en faire un survol de diverses activités urbaines, depuis le combat des incendies jusqu'au costume et aux loisirs. On y retrouve de nombreuses citations desquelles se dégage l'atmosphère de l'époque.

L'analogie avec le voyageur fictif prend toute son acuité lorsqu'on constate que le voyageur se contente de décrire ; il n'analyse pas, son séjour étant trop bref. À ce compte les récits de voyageurs sont toujours agréables à lire mais aussitôt qu'on en lit plusieurs, il s'en dégage une impression de déjà vu. Fortement tributaire des études des autres chercheurs pour les besoins de sa synthèse, données auxquelles il vient greffer quelques exemples tirés de ses recherches antérieures sur la criminalité, le produit qu'il nous offre souffre quelque peu de cette façon de procéder. C'est l'envers de la médaille avec lequel Lachance se voit confronté.

La recherche qu'a conduite l'auteur nous apparaît timide. On perçoit également un certain malaise face au sujet. Ainsi 20% des illustrations concernent Louisbourg alors qu'au plus